



ANNE-MARIE PELLETIER

Les larmes... Pour beaucoup, dans nos cultures occidentales contemporaines, les larmes sont d'abord un marqueur de sensibilité féminine. On continue à enseigner aux petits garçons qu'un «homme ne pleure pas»... Ainsi inscrit-on dans les couches profondes de la conscience le contraste entre une maîtrise virile des émotions, qui va avec la capacité de faire face et d'agir, et, par ailleurs, une sensibilité féminine prompt à se laisser submerger par l'événement et, quand il est contraire et contrariant, à se retirer dans une passivité résignée. Ainsi, c'est aux hommes qu'il reviendrait plutôt de faire l'histoire, comme de la penser et de l'expliquer s'ils sont historiens ou philosophes. Les femmes, elles, auraient pour fonction de «la pleurer», en particulier là où celle-ci affronte l'expérience de la mort, de la violence, ou l'une des formes infinies du malheur. Le propre de l'homme sage, enseigne déjà le *Phédon* de Platon, serait d'opposer à l'adversité, non pas les larmes, mais le courage de l'impassibilité. D'où le geste de Socrate qui, au moment de sa mort, éloigne les présences féminines qui risquent d'en troubler la sérénité.

Certes, le statut des larmes est fluctuant selon les temps et les moments des cultures. Les Écritures bibliques témoignent de tout autres pratiques, en montrant Joseph et ses frères pleurant d'abondance des larmes de réconciliation, David dans celles du repentir après son péché, ou encore un prophète inconsolable de la ruine de son peuple. Dans les évangiles, les larmes de Marie-Madeleine, des veuves ou des mères en quête de secours qui traversent le récit, de la prostituée repentie, ont pour contre-point celles de Jésus qui pleure sur la mort de Lazare (Jn 11, 35) ou sur la mine future de Jérusalem (Lc 19, 41). Et la culture européenne elle-même fait alterner les larmes de l'extase de la mystique, de la brisure du cœur, de la «prière pour demander les larmes» et celles, sécularisées et mondianisées à partir du XVIII^e siècle, qui coulent à flots dans la sensibilité et la littérature des Lumières. Aujourd'hui même – et sans pouvoir accorder ici à cette réalité toute l'attention qu'elle mériterait – nous voyons ressurgir un débat sur les identités de genre et les postures censées revenir respectivement aux hommes et aux femmes. Le fait que les modèles identificatoires traditionnels du masculin se soient effrités dans nos cultures occidentales induit, en mode de réponse, l'exaltation d'une figure de virilité conquérante, associant le masculin à la force physique, à l'aventure, à l'énergie de l'«indomptable» (c'est le titre d'un ouvrage de John Eldredge qui a connu et connaît un grand succès aux États-Unis). Et cela, en contestation de sociétés post-modernes, qui seraient vampirisées par l'obsession du *care*, de la vulnérabilité

et, le souci de l'autre, en un mot, et qui glisseraient ainsi vers une féminisation débiliteuse. ruineuse pour l'identité du masculin qui serait condamné à vivre aujourd'hui comme une condition malheureuse. Je n'insiste pas sur la dimension politique de cette idéologie, qui gagne du terrain en Europe même, dans les milieux séduits par l'autoritarisme, la défense identitaire et corrélativement la disqualification de l'autre. Dans cet espace mental si perméable au machisme, des stéréotypes très problématiques du féminin sont en passe de faire retour, renvoyant entre autres les femmes à une sphère de sensibilité, dont les larmes précisément seraient un bon symbole, repoussoir de la virilité. Cette conjoncture donne évidemment une actualité particulière au questionnement qui nous réunit. Elle nous presse de clarifier, à frais nouveaux, le rapport des femmes au malheur du monde, aux larmes et à la compassion.

Je testerai cette question, en observant comment des femmes ont pu résister au XX^e siècle, ce «siècle des génocides» comme le nomme Sylvie Germain, dans les tragédies de l'histoire et les effondrements de l'humanité. Je le ferai à travers deux références. La première sera le livre de Zabel Assayan, romancière et journaliste arménienne, qui, sous le titre *Dans les ruines*, a laissé un récit des jours qu'elle a passés en 1909 dans la ville turque d'Adana, juste après l'un des massacres qui jalonnent le génocide arménien. La seconde référence sera Etty Hillesum, dont le *Journal* et les lettres de Westerbork font désormais partie de notre patrimoine spirituel et ne cessent de donner à penser toujours plus loin le mystère de l'histoire, la présence de Dieu à la mêlée vertigineuse du bien et du mal, mais aussi la présence des femmes qui y sont entraînées. L'une et l'autre nous donneront à interroger et à penser la manière dont des femmes peuvent habiter un monde de larmes et de malheur sans fond, leur manière d'affronter le désespoir, et, loin d'un dolorisme féminin stéréotypé, d'introduire dans l'enfer le baume de la compassion, voire de la consolation.

Je commencerai par Zabel Assayan, arménienne, née à Constantinople en 1878. Femme lettrée, elle a étudié d'abord la philosophie et la littérature à La Sorbonne, elle est reconnue dans les milieux littéraires de la capitale turque en ce début du

La capacité des femmes à affronter la réalité de la douleur

Audace féminine

XX^e siècle. Elle fait partie d'une commission de la Croix-Rouge mandatée par le patriarcat arménien pour enquêter en Cilicie sur les exactions des troupes et pour organiser l'assistance aux innombrables orphelins perdus dans les ruines d'Adana.

Le récit est terrifiant, parce que la barbarie est sans borne. Sa force hallucinée est telle qu'il serait insignifiant, ou indécent, de prétendre y faire écho dans cet exposé. Il faut lire, tenter de lire, ces pages qui disent la détresse absolue d'un monde dévasté, où les survivants – femmes, enfants et vieillards, essentiellement – sont réduits à des ombres, corps décharnés et secoués des spasmes de larmes inextinguibles. A travers ses propres larmes, qui montent et ruissellent en elle, Zabel Assayan écoute l'indicible, tendue jusqu'aux limites possibles de l'attention, pour exprimer un malheur en excès de tout mot, et auquel, pourtant, elle donne voix.

Oserait-on dire qu'elle occupe ainsi la place du Dieu que le psalmiste invoque et supplie: «Recueille mes larmes dans ton ocre» (Ps 56, 9), qui est aussi le Dieu que le persécuté implore quand, du fond d'un abandon sans recours, il proteste d'être oublié?

Zabel Assayan, en tout cas, recueille les larmes perdues et elle voit le malheur. Et bien au-delà de ce qui peut être accessible à la vue d'un simple reporter. Son regard embué de larmes, de compassion, lui fait voir et nommer l'abîme qui s'ouvre dans les regards rendus fous par l'horreur. Et, à travers eux, il sait restituer l'histoire des morts, que les bourreaux entendaient – et entendent encore! – faire disparaître dans le néant de l'oubli. Relayant par ses mots à elle les récits de la souffrance qui avortent sur les lèvres des rescapés, elle fait en réalité de l'écriture littéraire, «échos du silence», un acte de piété. Il y a une note profondément maternelle dans sa manière de recueillir, comme dans un lincol de présence silencieuse, ce qui est de l'ordre d'une perte totale. Comme aussi dans sa manière d'articuler, en parole et en récit, la réalité pulvérisée de l'humanité, d'inscrire dans des mots partageables le chaos halluciné de corps, de vies, de mémoires, définitivement disloqués.

Pourtant, cette compassion ne peut que rester, ici, en-deçà de la consolation. A Adana, en cette heure, la consolation est inatteignable. Parlant d'elle et de celle qui l'accompagne, Zabel Assayan note: «Aucune parole de consolation, aucune syllabe inspirant une quelconque assurance ne parvenait jusqu'à nos lèvres desséchées. Nous étions devenus

plus impuissantes et plus muettes que les plus ignorants. Derrière le calme apparent que nous conservions à grand-peine, une tempête imminente se préparait, un total abattement et des torrents de larmes. Pourquoi étions-nous venus auprès d'eux? Qu'avions-nous à donner, face à cette misère vaste comme l'océan?»

Ce qui se joue ici est du même ordre que le désastre qui écrase Rachel dans l'oracle de Jérémie, que cite Matthieu en rapportant le massacre des petits enfants de Bethléem par Hérode («A Rama, une voix se fait entendre, une plainte amère; c'est Rachel qui pleure ses fils. Elle ne veut pas être consolée pour ses fils, car ils ne sont plus»).

Mais alors que l'oracle de Jérémie enchaîne sur une promesse divine («Que ta voix cesse de gémir et tes yeux de pleurer, car il y a une compensation à ta peine... ils vont revenir, tes fils, du pays ennemi»), la citation de Matthieu s'interrompt

Larmes

«Larmes» est le titre du deuxième séminaire international pensé pour élaborer «une théologie intrinsèquement féminine», qui s'est tenu à Rome, au siège de l'université pontificale urbanienne, sous l'impulsion de Lucinda M. Vardey. Répondant à l'invitation plusieurs fois répétée du Pape François d'élaborer «une profonde théologie des femmes», après la rencontre de l'année dernière («Cœur»), l'initiative prévoit une autre rencontre en 2018, toujours à l'occasion du 29 avril, fête de sainte Catherine de Sienne. De nombreuses interventions ont eu lieu, dont celle de Lucetta Scaraffia et d'Anne-Marie Pelletier, dont nous publions ici de larges extraits.

après le constat de la peine insurmontable de Rachel. Il y a de l'inconsolable dans le monde et l'histoire humaine! Rachel en porte justement témoignage en étant convoquée en ouverture de l'annonce évangélique. Il est à la fois remarquable et profondément significatif que cette vérité soit posée au seuil de l'Évangile qui déclare l'accomplissement de la consolation dans la croix et la résurrection. Par là seulement, qui amarre l'annonce du salut dans le sol lourd de la peine des hommes, la foi chrétienne peut trouver sa vérité et sa pleine mesure.

Les larmes de Rachel et de toutes celles qui l'accompagnent dans l'histoire rappellent à quel excès premier répond la réalité en sur-excès du mystère pascal. En se tenant au lieu de l'inconsolable, que les théodicées escamotent trop facilement, les femmes affirment que la souffrance des innocents ne peut être enjambée, si inconfortable et dérangeante soit-elle pour les belles constructions de la pensée spéculative. C'est seulement, quand a été parcouru jusqu'au bout